

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le sens de la fin Il senso della fine

Carlo Pasi

Volume 38, Number 3 (225), June 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pasi, C. (1996). Le sens de la fin. *Liberté*, 38(3), 79–86.

CARLO PASI

Carlo Pasi vit à Florence. Écrivain et essayiste, il enseigne la littérature française à l'Université de Pise. Il a publié divers essais touchant à la « littérature des limites », en particulier *Sade, Artaud* (1981) et, sur Georges Bataille, *La favola dell'occhio* (1987). Il s'est par la suite consacré au théâtre, avec un essai sur *Artaud attore* (1989) et une création intitulée *Angèle ou de l'extase*, représentée à Paris dans une mise en scène de Jack Courdert. Il est aussi l'auteur de deux œuvres narratives, *Discordanze* (1991) et *Mutazione* (1993).

LE SENS DE LA FIN

Il senso della fine

L'homme est ce qui lui manque

Georges Bataille

Une nuit, il disparut à l'improviste et nul ne s'en aperçut. Je pouvais enfin écouter son histoire. L'instant où il commença à se tromper ? Longtemps il avait caché son mal. À la fin, il s'était muré de silence. Craintif, j'entrai dans la chambre. Je savais que je trouverais les traces d'une vie ratée, ses écrits fouillés par le désordre, inachevés, fatalement.

Je l'ai rencontré par hasard et il était encore rempli d'illusions. Il transmettait ses excès, ses peurs. J'aurais dû l'abandonner à son destin, le laisser glisser dans le vide. Quelque chose me collait à lui. J'étais incapable de me détacher de son visage. Je voulais pénétrer ce regard, le voir de l'intérieur.

Je marchais seul dans les rues d'une ville en transformation. Je ne croisais que des visages inconnus. Et lui me reconnut. Dans ses yeux, je lus comme une invitation. J'aurais dû, là, faire marche arrière mais avec lui il y avait deux femmes. Elles glissaient à ses côtés, dans la tiédeur, tout en se serrant contre son corps. Je me mis à les regarder. Je sentis la tristesse d'une fin approcher, les départs répétés, la fatigue. Ces vies me manquaient.

Moi aussi je cherchais leurs inquiétudes, leurs désirs. Ils se déplaçaient maintenant vers l'inconnu, dans la brume et les ténèbres futures.

Je compris que Milena était sa femme. Aussitôt, je commençai à l'aimer en silence. J'insinuais mon regard entre le leur. Aspirais les plaisirs. Souffrais pour leurs fautes.

— Tu as une étrange façon de regarder, me dit un jour Milena. C'est comme si tu voulais nous aspirer.

Dans l'effort de me défendre, je rougis, et ne sus que répondre. À leurs yeux, cette nuit-là, je me cachai.

Karl et Milena devinrent mon obsession. J'étais complètement subjugué. Comme un enfant, je dépendais de leurs gestes, attendais les mots. Sans arrêt je cherchais une approbation. Leur vie me tentait. Je la voyais suspendue au-dessus d'un abîme. Prélude des catastrophes. Ils avaient renoncé au théâtre.

— La réalité est devenue opprimante, me confessa Karl, dégoûté. Il passa le bras autour de la taille de Milena. Plus tard, seulement, je compris que l'écriture chez lui était née d'un échec.

On trouva refuge dans une maison de campagne isolée au bord de la mer. Un village de pêcheurs accroché à une falaise abrupte. La nature surprenait par son hostilité. Le vent me fouettait le visage. Je n'arrivais pas à retenir mes cris. Je dégringolais sur le sable jusqu'à la furie des ondes.

Ces femmes, je voulais les posséder. Les pénétrer dans le désordre fusionnel. Je les regardais à distance et entrevoyais leur amour. Je croyais y entendre des soupirs, des râles de mort. Alors je me laissais submerger par l'eau, pensant mourir.

Au village, à l'intérieur d'une auberge enfumée, je couvais mes silences. Les voix étaient un pansement qui m'enveloppait. Quelqu'un racontait une histoire. « Un

jour, une femme est venue de l'océan. Elle avait excité les âmes, et les corps avaient bavé de désirs. Plus personne ne réussissait à travailler. Le village fondait dans la fureur. Un homme décida de se sacrifier. Il se laissa capturer par la femme. Ensemble, ils disparurent très loin. »

Tous croyaient que Karl pût être cet homme. Nul ne connaissait vraiment la conclusion de ce récit. Le fou, toujours, se levait au milieu des hurlements, proclamant son identité. Il se disait la proie de l'amour. Et maintenant il était condamné au délire. À ses paroles, les autres s'étaient vus frappés de mutisme. Mais le soupçon glaçait les âmes. Le cauchemar n'avait pas d'issue.

J'eus peur de revenir à la maison. Cette nuit-là, je me mis à chanter avec les ivrognes.

Au matin, une femme me réveilla d'entre les caresses. Je reconnus Milena. Elle était revenue au village me chercher. Je lui racontai mon rêve. Elle sourit, s'emmitouflant encore plus dans son mystère. Je lui saisis les mains en criant : « Dis-moi qui tu es ! »

Une atterrante douceur commença à poindre dans son œil sans larme. Je découvrais dans son corps l'amour, ses signes furieux. Comment, lui, aurait-il pu m'aider ? Je la perdais chaque jour un peu plus. On s'éloigna sur la plage, main dans la main. Elle me parla d'Alina, sa sœur. Tout en l'écoutant, il me sembla déjà la détester.

Alina lui ressemblait. Elle aussi subissait le magnétisme de Karl. Elle ne pouvait accepter ma fragilité. Mais au début, elle affecta de me sentir comme lui. Elle s'abandonna trop vite.

Nous n'entendions dans la chambre que les rumeurs de la mer. Le lit était défait. Quand Alina entra, elle s'appuya contre le mur. Ses formes relevées m'excitèrent.

Le sein était nu et gonflé. Je me jetai sur elle comme un animal traqué. Elle soupirait tout en se laissant dévêtir. Un instant, je crus la posséder. Je sentis les convulsions de son ventre, qui adhérait. On se mêla dans la mouillure.

— Maintenant, tu me connais, me dit-elle en se soulevant. Je restai sans voix tandis que tombaient les ombres. Ce soir-là, je ne descendis pas pour le repas. Je craignais le regard de Karl. Je me sentais coupable de l'avoir trahi.

À l'aube, je me retrouvai seul à l'intérieur de la grande maison. Je cherchai quelqu'un, frappant, pris de désespoir, à toutes les portes. Personne ne m'ouvrit. Je sortis avec la terreur d'avoir été abandonné. Je vis au loin, entre les ondes, les trois corps s'enrouler. La mer avait la couleur de la terre. À ce moment-là, elle me faisait peur. Les autres, comme noués, semblaient y prendre plaisir. Ils se laissaient injurier par les flots tout en opposant leur obstination. Je me sentis profondément exclu mais restai là à regarder. Désormais, je faisais partie de la scène. L'intensité de leur visage me frappa.

Karl accrut son pouvoir sur moi. Son rapport avec les femmes me troublait. Alina, il l'avait possédée rapidement, à la sauvette, mais je savais qu'elle lui appartenait.

L'activité secrète de Karl m'intriguait. Je n'osais pas l'interroger. Dans la chambre, c'est son regard perdu entre les feuilles de papier qui m'attirait. Il les avait découpées suivant différentes configurations et en avait crucifié quelques-unes au mur. Parfois, il les fixait pendant des heures. Je lisais dans ses yeux la même façon infantile qu'il avait de sombrer dans l'amour.

Durant les repas, dans les temps morts, Karl semblait s'enliser. Il parlait en bégayant, ou bien se taisait soudainement. Il se barricadait à l'intérieur et une partie

de lui, ses mains, accomplissaient des gestes insensés. Il continuait de caresser les cheveux de Milena. Je souffrais en silence. J'aurais recouvert cette caresse de tout mon amour. Je la sentais déplacée. Mais je me trompais. Les yeux de Milena s'assombrissaient de langueur. J'étais contraint à ravalier mon désir. Alors, le regard de Karl me transperçait. Je devenais muet, moi aussi, et reproduisais son inertie.

Je commençais à comprendre les étranges fractures dans son comportement. Karl redevenait enfant. Il étalait l'ardeur prédatrice de son amour. Milena se modelait sur ses exigences à lui. J'étais écrasé au fond, sans plus de passion, aucune.

La nuit, les phantasmes me faisaient perdre la tête. Je parcourais le corps de Milena avec ma bouche. Il se transformait en un paysage inaccessible. Ma langue raclait un roc trop dur. Je me réveillais dévoré par la soif. Je passais devant la chambre d'Alina, endormie. J'entrais, poussé par une force que je ne contrôlais pas. Je m'étendais à son flanc. Entraîné par une rafale d'images obscènes. Femmes à croupetons, sexes offerts, en train d'uriner. Je tendais la main entre ses cuisses. Dans le rêve, Alina commençait à se démenner. Je faisais pression des lèvres sur sa vulve. Elle se réveillait en poussant un gémissement, me serrant la tête entre ses jambes. Son pubis m'éraflait la langue. Je venais entre ses fesses chaudes. Je m'aperçus que Milena nous regardait.

Je devins serviable avec Karl. Je voulais me racheter à ses yeux, et pour cela, je me laissais humilier. En attendant, j'étudiais ses faiblesses. Il se sentait incompris. L'angoisse, parfois, le paralysait. Seule Milena réussissait à le réanimer. Il sentait le monde comme une menace. Il n'existait alors aucun refuge possible pour lui. Il évitait tout contact humain. S'il me supportait,

c'est parce que je dépendais des regards. Ma curiosité avait quelque chose de morbide.

Il décida de me concéder Alina. Leurs jeux vinrent à cesser subitement. Je n'entendais plus les cris qui inquiétaient tant. Alina vint pleurer dans ma chambre. Elle voulait être traitée avec douceur, m'enseigna ses goûts préférés. Elle épila son pubis afin de devenir une petite fille et je fus choisi à titre de copain de classe. Nous commettions les péchés en tapinois. Les punitions étaient évoquées au milieu des chuchotis. J'appris à jouer les personnages prescrits. Nous nous renfermions longuement dans la chambre, mais l'un comme l'autre étions amoureux d'un absent.

Je me sentais suffoquer. J'avais été isolé. Les jeux avaient atteint leur paroxysme. L'absence de Milena devenait toujours plus subtile. Mains, lèvres, sexes fonctionnaient à leur compte. J'avais perdu le contrôle de mes gestes. La chambre se peuplait de visions. Les murs paraissaient fissurés, bigarrés de profils ricanant. La mer nous envahissait de ses grondements, bandait les nerfs à chaque spasme. Je fixai les yeux hallucinés d'Alina. Elle cherchait dans le rire le plus grossier une impossible agonie. Je fus pris de peur comme dans une cage, transpercé de regards inquisiteurs, je me sentais de plus en plus nu. Je voulais me recouvrir de ce corps de femme. Je l'entraînai dans le plus sombre recoin et tentai de l'annuler avec moi. On s'égratigna à coups d'ongles, jusqu'à s'écorcher. Sa chair résistait aux morsures. Avec toute mon ardeur, je la plaquai contre moi. Elle cessa à la fin de se démener.

Karl nous découvrit comme s'il avait retiré le linceul enveloppant deux cadavres. Longtemps, je sombrai dans l'atonie. Quand je revins à moi, Alina n'existait plus. Même la pensée l'avait effacée. Personne n'en parlait en ma présence. Milena devint encore plus

douce avec moi. Nous passions de longues heures à parler. Nos joues s'échauffaient, en s'effleurant. Parfois, Karl nous observait avec torpeur. Le jour, il restait au lit pour écrire. Je le voyais à l'heure des repas. La nuit, il racontait des histoires fantastiques.

Devant le miroir, je restais là, à me contempler. J'essayais de me plaire à moi-même. Je voulais contenir mon image. Comme ça, je l'aurais offerte aux regards, montrant aussi le sourire. Du miroir émergeait le visage de Milena. J'ai cru alors qu'elle m'aimait. Ses lèvres se dessinaient à travers mes lèvres.

— Ma sœur n'est pas morte.

Sa voix me fit sursauter. Je compris que tout cela n'était en fait qu'une ruse. Karl s'était moqué de moi. Peut-être voulait-il me perdre avec lui.

— Pourquoi t'es-tu prêtée à son jeu ?

Je vis derrière elle affleurer le corps d'Alina.

— Nous devons recommencer nos jeux, me dit-elle.

J'eus peur d'un complot. Je ne savais pas résister aux tentations. Ces corps m'attiraient toujours plus. Me libérer, mais comment ? Je n'osais pas exprimer mon envie de les posséder, tous. Je lus l'interdiction sur la bouche de Milena. J'aurais voulu m'enfuir. Je ne me sentais pas aimé.

« Je devrais me détacher de Karl. » Lui, il m'instillait ses désirs. Je devenais sa marionnette, contrôlé de loin, séquestré. Avant qu'il ne fût tard, je fermai les paupières. Convulsivement, je sautai par la fenêtre et courus jusqu'au village. Sans me retourner. Dans la peur, libre de tous regrets.

Je me sentis heureux un instant. Le village était en fête. Je pouvais me mêler à la sueur des rires, aux corps. Je caressai la poitrine de femmes inconnues. Tendrement, je fus accueilli dans les vulves.

Traduit de l'italien par Francis Catalano